

## 9. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

« S'il vous arrivait de souffrir pour la justice, heureux seriez-vous ! Comme dit l'Écriture : N'ayez aucune crainte de ces gens-là, ne vous laissez pas troubler. Honorez dans vos cœurs la sainteté du Seigneur, le Christ. Soyez prêts à tout moment à présenter une défense devant quiconque vous demande de rendre raison de l'espérance qui est en vous. » (1P 3,14-15)

Lorsque saint Pierre nous demande de rendre compte de l'espérance qui est en nous, il le fait parce qu'il sait que l'espérance chrétienne est une réalité enracinée dans le Christ présent qui nous sauve. L'espérance n'est pas un beau sentiment, une vertu reposant sur nous-mêmes, mais sur le roc qu'est le Christ. C'est pourquoi Pierre souligne que le signe d'une espérance réelle et bien fondée est une douceur qui lui permet de se justifier elle-même, sans qu'il soit nécessaire de la défendre par l'épée : « Mais faites-le avec douceur et respect. Ayez une conscience droite, afin que vos adversaires soient pris de honte sur le point même où ils disent du mal de vous pour la bonne conduite que vous avez dans le Christ. » (1P 3,16)

Nous pouvons toujours constater ce fait : l'intolérance du fanatisme révèle que la réalité qui sous-tend la foi et l'espérance n'est pas vraiment solide. Nous nous efforçons donc de la défendre au lieu d'en témoigner pour ce qu'elle est, au lieu de la laisser rayonner de notre personne, non pas comme des flèches ou des bombes qui partent pour blesser et éliminer les ennemis, mais comme une lumière et un parfum qui la proposent et la donnent à tous.

Pour mesurer la nécessité d'une espérance profonde, il faut alors, d'une manière ou d'une autre, accepter que notre espérance soit mise à l'épreuve et donc faire l'expérience d'un certain désespoir. Non pas un désespoir créé par nous, masochiste, peut-être romantique ou capricieux, mais le vrai désespoir dans lequel chacun de nous finit tôt ou tard par être plongé si nous ne censurons pas le drame de la vie qui est fondamentalement la confrontation avec la mort. C'est l'expérience dans laquelle se trouvent tant de pauvres et de pécheurs et donc toute l'humanité.

Ici il nous faut surtout penser au cri de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46 ; Ps 21,2).

Jésus, le Fils de Dieu, a-t-il manqué d'espérance ?

Dans sa profonde encyclique sur l'espérance, *Spe salvi*, Benoît XVI a mis en exergue une phrase de saint Bernard qui nous éclaire sur le mystère du Christ : « La foi chrétienne nous a montré que vérité, justice, amour ne sont pas simplement des idéaux, mais des réalités de très grande densité. Elle nous a montré en effet que Dieu – la Vérité et l'Amour en personne – a voulu souffrir pour nous et avec nous. Bernard de Clairvaux a forgé l'expression merveilleuse : *Impassibilis est Deus, sed non incompassibilis*, Dieu ne peut pas souffrir, mais il peut compatir. L'homme a pour Dieu une valeur si grande que Lui-même s'est fait homme pour pouvoir compatir avec l'homme de manière très réelle, dans la chair et le sang, comme cela nous est montré dans le récit de la Passion de Jésus. De là, dans toute souffrance humaine est entré quelqu'un qui partage la souffrance et la patience ; de là se répand dans toute souffrance la *con-solatio*; la consolation de l'amour qui vient de Dieu et ainsi surgit l'étoile de l'espérance. » (*Spe salvi* no 39)

Nous pouvons donc dire que Jésus n'a pas manqué d'espérance mais qu'il a fait l'expérience avec nous et pour nous du désespoir, un état dans lequel l'homme se sent

totallement abandonné, totallement dépourvu, dans lequel il n'a rien ni personne à qui se raccrocher.

Cet état d'abandon n'est pas une posture contre l'espérance. Bien au contraire ! Cet état est paradoxalement l'espace dans lequel l'espérance est ressentie comme indispensable et qui permet de la vivre pour ce qu'elle est et doit être. Le désespoir, tel que Jésus l'a vécu, est un vide d'espérance qui l'exige absolument. C'est comme quelqu'un qui se noie dans la mer, comme Pierre au chapitre 14 de l'évangile de Matthieu, et qui, en train d'étouffer, n'attend rien d'autre que de pouvoir respirer. L'étouffement prouve que l'air existe, qu'il doit exister, absolument, même s'il semble qu'il n'y en a plus. Le cri de Pierre, « Seigneur, sauve-moi ! » (Mt 14,30), est un cri de désespoir plein d'espoir, plein de la seule espérance.

Mais tant Jésus sur la croix que Pierre s'enfonçant dans l'eau nous enseignent un aspect fondamental de l'espérance chrétienne : c'est un cri mais pas un cri dans le vide : c'est un cri vers quelqu'un, un cri qui appelle quelqu'un : Jésus appelle le Père ; Pierre appelle Jésus.

Comment un cri, comme celui de Jésus sur la croix, peut-il réveiller l'espérance ? Pensons par exemple au psaume 87. On dirait un psaume au bord du suicide, un psaume totallement dépourvu de lumière et d'espérance. Il pourrait presque être le psaume de Judas qui est sorti dans les ténèbres : « Tu éloignes de moi amis et familiers ; ma compagne, c'est la ténèbre. » (Ps 87, 19) – « Or il faisait nuit. » (Jn 13, 30)

Les expressions de ce psaume peuvent sembler exagérées. Mais lorsque nous lisons et écoutons les histoires de ceux qui ont souffert dans les camps de concentration, de ceux qui vivent dans la misère, de ceux qui souffrent de maladies incurables, physiques ou mentales, de ceux qui souffrent de dépression sévère, de ceux qui perdent des êtres chers, de ceux qui vivent dans la solitude, de ceux qui sont abandonnés, de ceux qui sont trahis, de ceux qui ont été maltraités, de ceux qui n'ont pas de travail, des migrants, de ceux qui souffrent de la guerre aujourd'hui, des bombardements insensés qui tuent tant d'innocents ; ou lorsque nous pensons aux moments les plus sombres de notre propre vie, nous ne trouvons pas exagérées les expressions de ce psaume. Il nous aide à percevoir un peu de l'immense souffrance intérieure du Christ et à comprendre qu'il reçoit et résume en lui, dans son cœur, dans son âme, toute la souffrance innocente et coupable de l'humanité. Lui aussi, peu avant de mourir, aurait pu s'écrier : « Ma compagne, c'est la ténèbre » (Ps 87,19). Il y a des saints, comme Mère Teresa de Calcutta, qui ont passé presque toute leur vie plongés dans les ténèbres de la tristesse mortelle, se sentant abandonnés de Dieu comme Jésus à Gethsémani et sur la Croix.

Mais quelle est la constante de ce psaume ? Qu'est-ce que ce psaume répète-t-il continuellement, à quoi fait-il référence de plusieurs manières, avec les lamentations ? Il répète et décline le « Tu ! » Au plus profond du désespoir, le psalmiste ne cesse de dire « Tu » à Dieu, il l'appelle, il l'implore, mais il l'accuse aussi, il lui fait des reproches, il le rend responsable de tout abandon, même celui de ses amis. Il n'accuse pas ses amis de l'avoir abandonné mais il accuse Dieu de les avoir éloignés de lui ! Pourtant, même pour l'accuser, il doit dire « Tu » à Dieu, il confesse donc que Dieu est là, qu'il est atteint par son cri. Tout comme Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » En effet, même Jésus n'accuse pas les Romains, les Juifs ou ses disciples de l'avoir abandonné : il se sent et se dit abandonné par le Père, il crie au Père qu'il ne se sent abandonné que par Lui.